



Le Prince de Hombourg

d'Heinrich von Kleist

Traduction : Irène Kuhn et Pierre Deshusses
Compagnie Française Maimone
Mise en scène : Françoise Maimone





Le Prince de Hombourg fut écrit en 1811. Il demeure aujourd'hui comme un chef-d'œuvre insolite, la pierre angulaire du théâtre romantique, l'œuvre d'un génie poétique qui laisse jaillir au travers d'images, d'éclairs déchirants, les conflits profonds d'une âme dans toute son ampleur irrémédiable.

Ultime œuvre avant une mort désirée, Le Prince de Hombourg a la densité d'un rêve prémonitoire, d'une œuvre qui précède l'adieu au monde.

...Heinrich von Kleist et son aimée, Henriette Vogel, se rendent dans une auberge tout près de Postdam, envoient des lettres d'adieu et s'offrent une mort au bord du lac Wannsee...

Le Prince de Hombourg est l'histoire d'un militaire qui désobéit à l'ordre de ses supérieurs, qui a peur de la mort, qui est somnambule... C'est une œuvre dramatique qui suscite des interprétations selon chaque époque ou régime politique, et chaque lecteur peut lui attribuer un sens différent, ce qui fait la grandeur de ce texte hors norme.

Il peut être lu comme un réquisitoire contre le militarisme, contre le despotisme, contre la loi.

Ce pourrait être l'histoire d'un apprentissage, celui d'un révolté qui finit par se soumettre à l'autorité paternelle, ou bien celui d'un monarque qui finit par renoncer à sa rigidité despotique ; ce pourrait être une plaidoirie pour la discipline militaire, ce pourrait être une comédie, une tragédie, un hymne à l'amour, à la vie, à la nuit, à la guerre, aux héros...

Bien des contradictions apparaissent dans ce message brouillé par une écriture qui mise sur « l'indécidable ».

Le Prince de Hombourg est un drame historique qui ne cesse d'être actuel, qui fut exploité dans les heures sombres de l'histoire du national-socialisme et qui, aujourd'hui, pourrait prendre un sens critique face aux guerres absurdes. Un drame historique qui n'exclut pas l'histoire intime de familles, les relations amoureuses du jeune prince avec Natalie : une histoire d'amour dans une histoire de guerre...

Guerre et amour sont indissociables. Et l'on voit Natalie offrir à Hombourg la couronne de la victoire en même temps que sa main gantée. Cela se passe dans un rêve, c'est un conte, avec prince et fille de roi. Et il y a de la folie dans cet amour...on est dans le flottement du rêve...

On est aussi dans un château avec son jardin. Dans deux espaces, intérieur/extérieur, celui de la famille archaïque et celui de l'exclu. Où l'on croit que rompre avec la loi, avec la tradition familiale, est le premier pas vers la voie du bonheur, la liberté, la justice nouvelle. Mais on peut croire aussi que là se vit la perte de la réalité et commence le terrible chemin de la déréliction.

Le Prince de Hombourg, c'est aussi le drame du corps, de sa splendeur et de sa misère.



Heinrich von Kleist, né le 18 octobre 1777, meurt le 20 novembre 1811 après avoir achevé *Le Prince de Hombourg*, un chef-d'œuvre solaire ou nocturne, c'est selon...

Apôtre de la raison, dramaturge, fonctionnaire, journaliste, héraut de la cause nationale, Kleist erre d'une ville à un champ de bataille, d'un salon ou d'un ministère à une armée en marche, et ne connaîtra jamais qu'éclats, saccades ou fulgurances. Aucune biographie ne peut accueillir ses faits et gestes. Il reste étranger au mythe du développement de soi que proposent, au lendemain de la Révolution, les artisans de la continuité, Kant, Goethe et Napoléon.

Que faire lorsque les projets successifs n'ont pas d'élément commun et se soldent par autant de naufrages ?

Chercher dans un cérémonial de mort, l'évidence fluide qui pourra justifier la vie.

« Ma Jettchen, mon petit cœur, ma chérie, ma petite colombe, ma vie, ma chère et douce vie, lumière de ma vie, mon tout, mon avoir et mon bien, mes châteaux, champs, prairies et vignobles, ô soleil de ma vie, soleil, lune et étoiles, ciel et terre, mon passé et mon avenir, ma fiancée, ma fille, ma chère amie, le fond de mon cœur et le sang de mon cœur, mes entrailles, la prunelle de mes yeux, ô bien-aimée, comment te nommer ? Mon trésor, ma perle, ma pierre précieuse, ma couronne, ma reine, mon impératrice.

Toi, la chère enfant gâtée de mon cœur, ce que j'ai de plus cher et de plus haut, mon tout et mon chacun, mon épouse, mes noces, le baptême de mes enfants, ma tragédie, ma gloire posthume. Ah, tu es un deuxième et meilleur moi-même, mes vertus, mes mérites, mes espoirs, le pardon de mes péchés, mon avenir et ma félicité, ô petite fille céleste, enfant de Dieu, mon intercesseur et mon avocate, mon ange gardien, mon chérubin, mon séraphin, combien je t'aime !... »

H.v.Kl.

Berlin, novembre 1811.

Dernière lettre d'Heinrich von Kleist à Adolfine Henriette Vogel



« Ein Traum, was sonst ? »,
dit Kottwitz à Hombourg.

Une réalité, quoi d'autre ?..., ai-je parodié, en sortant de cette soirée théâtrale, le mardi 2 décembre dernier.

Il est des œuvres mythiques, nimbées de souvenirs, de fantômes d'acteurs et d'ombres de metteurs en scène, de polémiques... On ose à peine y toucher, tout juste rêver... C'est le cas du « Prince de Hombourg », de Heinrich von Kleist, qui nous raconte un dilemme cornélien. Et, pour le prince de ce soir-là, la salle du Théâtre Jean Vilar de Romans, - tous sexes confondus, - avait les yeux de Chimène. Kleist eut aimé. Il faut vous dire que la mise en scène était de Françoise Maimone.

Dans cette pièce écrite par Heinrich von Kleist en 1811, il n'y a pas le rêve et la réalité. Il n'y a même pas de rêve éveillé. Il y a deux réalités. Et, pour ceux qui se seraient mépris sur le sens du texte, rappelons que, dans cette pièce, nous sommes dans la Prusse de 1811. Nous sommes dans une situation historique, sacrée pour les contemporains de Kleist, car c'est à la suite de cette victoire de Fehrbellin, gagnée sur les Suédois, que l'électorat de Brandebourg va devenir la Prusse. Hombourg est-il héroïque d'avoir désobéi ou finalement obéi ? Kleist fait-il une apologie de la raison d'état ou critique-t-il l'écrasement de l'individu par le pouvoir ? Les deux. Et c'est ce qui donne force à ce texte. Françoise Maimone l'a utilisé sans souci d'une quelconque dimension politique, elle nous a rendu l'univers de Kleist familier, très loin des clichés. Kleist qui se proclamait lui-même « inexprimable », est effectivement irrécupérable, - en « Aucun lieu » et « Nulle part » -, dirait Christa Wolf.

Françoise Maimone rend simplement hommage à cet héritier des lumières qui explora surtout leur crépuscule, et Gérard Maimone, lui, l'authentifie par ses « Éclats nocturnes ». Piano, violoncelle. Piano solo. La musique avait été, pour Kleist, un secours. Il a même écrit ces mots étranges : « J'ai, depuis ma jeunesse la plus lointaine, lié aux sons les idées d'ensemble que me donnait l'acte d'écrire. Je pense que la basse continue implique les idées essentielles permettant de concevoir l'art d'écrire. »

La scénographie, de Brigitte Bosse-Platière, crée un lieu unique et intemporel qui structure l'espace dans lequel Kleist règle son « compte avec le monde ». Des lignes pures, sobres, sombres, densifiées par les lumières crépusculaires de Stephan Meynet. Dans la nuit, bleu de Prusse, les costumes de Florence Demingeon distinguent chaque personnage. Le prince est un peu à l'étroit dans le sien, comme Kleist dans sa propre vie, tiraillé entre la Loi et le sentiment. Kleist pose en effet, avec plus de cent ans d'avance, la formule que Georges Bataille explicitera, à savoir que les mots disent difficilement ce qu'ils ont pour fin ultime de dire : le mot nie le but qui, sans cesse « négativé », permet la relance de la machine pulsionnelle. Ce que Kleist voudrait, c'est un discours qui atteindrait sa cible, c'est un destin de la pulsion où son objet coïnciderait avec son but, c'est un effet de langage où le discours humain ne serait plus discours du manquement, mais discours de l'effectuation, de la réalisation. Ce qui le fait souffrir, fait aussi souffrir ses personnages : isolement, impossibilité de communiquer, impossibilité de saisir par le langage même la vérité de son être propre, vérité pourtant ressentie consciemment à certains moments. La mise en scène de Françoise Maimone a su créer un espace où ce langage, propre à Kleist, puisse être perçu et compris.

La traduction choisie est celle de Pierre Dehusses et Hélène Kuhn. C'est certainement dans ce français-là que Kleist aurait pu écrire sa pièce, s'il l'avait écrite dans cette langue qu'il parlait très bien...

Se laisser conduire par les indices donnés, vaciller dans les absences, se laisser piéger, essayer les orages ... oui, j'ai aimé, sans voir le temps passer...

Dr Michèle Jung
Avignon, 8 décembre 2008

Le Prince de Hombourg, ténébreux et romantique.

Écrite par le romantique Heinrich von Kleist en 1811, il s'agit d'une grande pièce encore assez inconnue en France alors que c'est Jean Vilar qui la créa dans nos contrées avec Gérard Philipe dans le rôle-titre. La directrice du Théâtre Astrée, Françoise Maimone, n'oublie d'ailleurs pas de leur rendre hommage, en ouverture de son superbe, grave et grandiloquent Prince de Hombourg. Le décor est planté de monolithes sombres dont on verra qu'ils peuvent coulisser comme les portes prétentieuses d'un palais noir. Sur un promontoire grillagé, le prince à moitié nu est pris soudain dans un faisceau de lames blafardes, les lampes électriques de la cour. Rêve-t-il cette scène étrange, ce simulacre de couronnement, cette prophétie qui le prend en pleine nuit? La femme qu'il tente d'embrasser lors de ce cauchemar est Natalie, la fille du roi, dont il tombe éperdument amoureux, et le démiurge, qui commande jusqu'à ses rêves, est ce roi à l'allure de rockeur baroque, les biceps saillants, la lippe railleuse. Le prince n'est pas le héros splendide d'une chanson de geste, pas encore. Général néanmoins, à cause de son rang, il est à la tête de la cavalerie. La guerre fait rage, mais il ne semble pas concerné, n'écoute pas les ordres dictés par son oncle le Grand Électeur de Brandebourg, part pour le front. .. Et il désobéit. En attaquant avant d'en avoir reçu l'instruction, il provoque la victoire de son camp. Cet acte accompli presque par hasard fait de ce personnage flou, marginal, le héros qu'il ne semblait jamais capable de devenir et...un condamné. Implacable, le roi fait comparaître son neveu pour insubordination et lui refuse ensuite sa grâce. Force doit rester à la loi, et celui qui la viole aussi effrontément doit mourir.

La musique de Gérard Maimone se fait subtile ou passionnée, délivre les ambiances ou les appesantit, sans que jamais sa présence ne submerge. Elle constitue un des plaisirs de la pièce. Le jeu est de premier abord assez surprenant, ça crie, c'est un peu démonstratif, pourtant le charme opère, et dans ce décor moderne, le style de la mise en scène semble résolument romantique. Le "Prince" est sur la sellette, il reprend un drôle de rôle et le fantôme de Gérard Philipe pourrait lui nuire. Mais peu à peu, il convainc avec une sorte de modestie, une simplicité, il est comme envahi de marées de sentiments internes et contradictoires. Jusque-là, en effet, le prince qu'il incarne surprend par sa veulerie, il est pris au piège de sa condition, il n'a pas les épaules, pas la vocation de la guerre, il aime et ne voudrait se consacrer qu'à cet amour pour Natalie. Ce sentiment est fort et réciproque, il est impossible, aussi, puisqu'il est romantique. Dans le maelstrom du siècle, environné d'hommes et de femmes qui savent parfaitement leur rôle, marchent droit, il titube, regimbe. Lorsqu'il est embastillé, il se prosterne, pleurniche, supplie. Pour survivre, il se déclare même capable de renoncer à ses fiançailles. Rien n'y fait. Et puis si. Natalie, supplie son père et réussit à le faire changer d'avis, elle revient même avec une promesse de libération. Une seule condition, d'apparence bénigne : le prince de Hombourg doit dénoncer le jugement comme "injuste". Le jeune homme refuse. Se plaçant sous l'autorité surhumaine de la loi, il montre enfin le plus coriace des caractères. Jusqu'au mur des fusillés, où il se tient droit. ..

Etienne Faye

Paru dans le 491, décembre 08.

Le Prince de Hombourg d'Heinrich von Kleist :

Traduction : Irène Kuhn et Pierre Deshusses (c) Editions Gallimard.

Mise en scène : Françoise Maimone.

Avec : Céline Arnaud, Jean-Marc Bailleux, Pierre Bianco, Joséphine Caraballo, Julio Guerreiro, Stéphane Kordylas, Stéphane Naigeon, Xavier Picou.

Scénographie et construction : Brigitte Bosse-Platière, Françoise Maimone, Thierry Varenne, Marc Terrier.

Musiques : Gérard Maimone.

Duos et soli interprétés par Nicolas Nebout, violoncelle et Gérard Maimone, piano.

Prise de son & mixage : Franck Morel.

Musiques électroniques et effets spéciaux : Gérard Maimone.

Lumière : Stephan Meynet et Françoise Maimone.

Régie son : Raphaël Guénot (tournée) et Olivier Leydier (Théâtre Astrée).

Costumes : Florence Demingeon.

Affiche, photographies : Yves Roudet.

La Compagnie Françoise Maimone est subventionnée par la Région Rhône-Alpes et la DRAC Rhône-Alpes et conventionnée avec l'Université Claude Bernard Lyon 1 (avec le soutien de la Mairie de Villeurbanne). Coproduction Cie Françoise Maimone / Université Claude Bernard Lyon1.

«Le Prince de Hombourg» d'Heinrich von Kleist a été créé :

* au Théâtre Astrée de Villeurbanne en octobre 2008 et présenté en tournée :

- à la Fabrique de Guéret les 23 et 24 octobre 2008.

- au Théâtre Jean Vilar de Romans, les 2 et 3 décembre 2008.

- au Théâtre de Vienne, les 4 et 5 décembre 2008.

- à l'Auditorium de Seynod, le 9 décembre 2008.

* repris lors de la saison 2009 / 2010 :

- au Théâtre Georges Brassens à Lunel le 19 mars 2010

- au Dôme Théâtre d'Albertville le 23 mars 2010

- au Théâtre Astrée de Villeurbanne, du 25 mars au 2 avril 2010

Les créations de la Compagnie Française Maimone [1979 – 2009]

TELEX N° 1, de Jean-Jacques SCHULH / WILHELM LE 22 MAI, de Françoise MAIMONE
LETTRES DE LA RELIGIEUSE PORTUGAISE / JACK IN THE BOX de Françoise MAIMONE
LES PROVINCIALES de PASCAL / MALDOROR de LAUTREAMONT
MACBETH de SHAKESPEARE / PASSION SELON d'après STRINDBERG et ARTAUD
AURELIA de Gérard de NERVAL / L'AUTRE FILS de PIRANDELLO
DOUX OISEAU DE LA JEUNESSE de Tennessee WILLIAMS
LA SONATE DES SPECTRES de STRINDBERG
GUST d'Herbert ACHTERNBUSCH
CABARET WEDEKIND d'après le journal de Tilly WEDEKIND
LULU de Frank WEDEKIND / CHAMP DE RICAIN de Kerstin SPECHT
LE SOUS-SOL de DOSTOÏEVSKI / LE REVE D'UN HOMME RIDICULE de DOSTOÏEVSKI
PAROLES ECHAPPEES DU CHOEUR d'Eugène DURIF / LORENZACCIO de MUSSET
FANTASIO de MUSSET / LA GRAMMAIRE d'Eugène LABICHE
LETTRES A ANIE BESNARD d'Antonin ARTAUD
LE DEUIL SIED A ELECTRE d'Eugène O'NEILL
HOMMAGE A MAÏAKOVSKI / L'AVARE de MOLIERE
BAAL de Bertolt BRECHT / LE ROI LEAR de SHAKESPEARE
IVANOV d'Anton TCHEKHOV / KACHTANKA d'Anton TCHEKHOV
L'OISEAU ET LA MARIEE de Françoise MAIMONE
DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON de Bernard-Marie KOLTES
RIMBAUD / KOLTES : LES ALCHEMISTES DU VERBE
LE MISANTHROPE de MOLIERE
CHRONIQUES DES OUBLIES DU TOUR de Gilles GRANOUILLET
LE PRINCE DE HOMBOURG d'Heinrich VON KLEIST
LE SOUS-SOL de Fédor DOSTOÏEVSKI

